



ROUERGUE  
**MOITI**

VALENTINE  
**IMHOF**

**ZIPPO**

## Présentation

Lorsqu'ils se sont rencontrés, elle était très jeune. Il lui a fait porter un loup noir, il l'a appelée Eva, il lui a appris à jouer avec le feu. Il était le maître de ses émotions, de sa volonté, de sa souffrance. Il l'a perdue. Où qu'elle soit, où qu'elle se cache, il lui manque, il en est persuadé. Il ne cesse de la chercher, son zippo à la main, qu'elle reconnaîtra entre mille. Ce son unique quand il l'ouvre du pouce avant d'en faire rouler la molette, et le claquement sec du capot sur charnière qui étouffe abruptement la flamme charment sa solitude en ce neuvième anniversaire de leur rencontre. Mais comme elle tarde à ressurgir, il décide de lui laisser des messages. Et affole la police. Parce que ces blondes aux visages brûlés retrouvées mortes sur les bancs de Lincoln Park à Milwaukee, elles soulèvent les cœurs. Les lieutenants Mia Larström et Peter « Casanova » McNamara vont devoir faire la paix pour remonter jusqu'au tueur pyromane. Plus encore, démêler leurs parts de fureur et de nuit, se débattre avec les questions qui roulent dans leurs têtes jusqu'à l'usure, affronter ce qu'aucun lavage de cerveau n'a pu extraire de leurs mémoires. Avec ce roman ardent où des enquêteurs cagoulés de cuir traquent le détenteur d'un briquet à essence dans des loges de bondage, Valentine Imhof ouvre le reliquaire des douleurs du passé et nous donne la fièvre.

Née à Nancy en 1970, Valentine Imhof a vécu et travaillé pendant deux ans aux États-Unis, professeure dans une université du Midwest, avant de s'établir à Saint-Pierre-et-Miquelon. Elle est l'auteure d'un premier roman remarqué, *Par les rafales* (2018).

## **De la même auteure**

*Par les rafales*, Rouergue, 2018

*Henry Miller, la rage d'écrire*, Transboréal, 2017

Graphisme de couverture : Odile Chambaut

Image de couverture : © Plainpicture/Readymade-Images/Sébastien Tabuteaud

© Éditions du Rouergue, 2019  
[www.lerouergue.com](http://www.lerouergue.com)

Valentine Imhof

# ZIPPO

roman

ROUERGUE  
**noir**

*À toi.*

*Je suis à tes côtés dans l'ardente mêlée.*

*« Something inside of me  
Has opened up its eyes  
Why did you put it there?  
Did you not realize  
This thing inside of me  
It screams the loudest sound  
Sometimes I think I could  
Burn »*

Trent Reznor

Horizon vacillant. Horizon vertical. Horizon disparu. De plein fouet. Douze tonnes tête la première qui se fracassent. La surface dure de l'océan comme un blindage impénétrable. Une plaque de titane qui ondule, tempête, fulmine. Explosion à l'impact. Déflagration assourdissante. La carlingue pulvérisée. Les hommes et les morceaux de métal déchiquetés fusent et retombent en pluie drue. Les pales délivrées poursuivent leurs spirales désaxées, tranchent les embruns gris, décapitent les rouleaux qui se cabrent. Les réservoirs éclatés, le carburant vaporisé qui embrase l'océan. Une nuée ardente. Une éruption solaire. Des gerbes de magma qui s'étirent et s'arrachent en sifflant de la matrice en colère. Baptême du feu brutal. Plongée dans la fournaise liquide. Les vagues qui s'enflamment et déferlent avec rage. Les regards fous d'où s'écoulent les laves des enfers. Les visages rongés qui se dissolvent en grimaces. Les hurlements avalés par le vent, mâchés, puis recrachés, éteints par le grésillement de la houle. Les corps fondus qui se noient dans le brasier et disparaissent dans le cratère bouillonnant et furieux. La morsure glacée de l'eau incandescente.

La dérive lente des nuages noirs indifférents.

## Chapitre 1

Le *clic* de son Zippo. Il pourrait le reconnaître entre mille. Dans une cacophonie de bruits parasites. Dans le vacarme étourdissant de l'usine d'embouteillage. Dans la confusion brutale d'une fin du monde. Ce son unique quand il l'ouvre du pouce avant d'en faire rouler la molette, et le claquement sec du capot sur charnière qui étouffe abruptement la flamme. Ce double-*clic* à répétition remplit sa tête et estompe toutes les conversations qui saturent le bar. Même le juke-box qui gueule un tube de Gloria Gaynor ne peut rivaliser avec le petit son métallique, pour lui cristallin, du Zippo. Il l'active en continu. Ouvert-fermé-ouvert-fermé. Pour charmer sa solitude, pour l'engourdir avec ce déclic rythmique, pour invoquer ses souvenirs d'elle, pour se conditionner à sa possible réapparition ce soir. Pour le neuvième anniversaire de leur rencontre. Il l'attend.

Elle n'est pas encore arrivée. Il scrute depuis des heures chacune des filles qui passent la porte du Y-Not II, sans trouver chez aucune le regard qu'il espère. Ce regard qu'elle a eu le premier soir où il l'a vue. Une déambulation, la nuit,



sous les étoiles. Une courte pause. Le briquet qui allume une cigarette. La flamme qui se met à danser dans ses yeux, leur imprime une lueur sauvage, farouche, et le fait vaciller. La flamme qui continue à animer ses pupilles et à illuminer son visage, bien après qu'il l'a éteinte, escamotée, en un *clac*. Une aspiration de la bouche d'Eva, arrondie autour de la cigarette. Une expiration qui l'enveloppe tout entier dans un nuage volatil qu'il respire avidement, longuement, pour ne pas laisser perdre ce petit panache dans lequel elle a expulsé un peu d'elle-même, un peu de son souffle, qu'il lui vole, pour la garder en lui. Ils reprennent leur marche nocturne, sans trop savoir qui raccompagne l'autre. Cela n'a aucune importance. Le bruit de leurs pas, côte à côte. Leurs respirations désynchronisées qui font grésiller les bouts incandescents de leurs cigarettes. Les parfums de la nuit. Les maisons endormies. Les chats en maraude.

Un perron. Ils sont arrivés devant chez lui. Elle l'a suivi. Il l'a conduite jusqu'ici. Le regard d'Eva, dans lequel la petite flamme orange poursuit sa danse lascive et hypnotique, se lève vers lui. Et elle l'embrasse. Sans crier gare. Au dépourvu. Pendant que son attention était absorbée, ailleurs. Déroutée par la lueur indéchiffrable de ses yeux. Puis elle redescend les trois marches, repart dans la nuit sans se retourner, s'éloigne de lui et de l'aube qui commence à poindre.

Il doit s'asseoir, chancelant, déséquilibré par la tempête qui se déchaîne en lui, subite, et qui fait rage dans son crâne en chamboulant son corps. À cause de ce regard liquide et de la flamme du Zippo dédoublée, dans lesquels il vient de tomber et se consume tout doucement. À cause de ce souffle qu'il lui avait volé et qu'elle vient de lui reprendre avant de le quitter. À cause de sa présence qui l'a rempli tout entier et a chassé sans ménagement tout ce qui se débattait en lui. À cause de son absence qui le laisse complètement vide et pourtant si heureux.

Les hurlements de Nielsen, Rogers, Everton, McVeigh, Fitzpatrick, Donovan et Brünner viennent de se taire. Il est sonné par ce silence qu'il ne connaissait plus depuis trois ans, par la brutalité avec laquelle leurs visages martyrisés ont soudain disparu. Un état second, une confusion des sentiments, un dérèglement de tous ses repères. Il ne sait plus qui il est sans cette douleur collective qu'il abrite et entretient parce qu'il la mérite et en est le gardien. Elle l'en a délesté et lui a offert, à la place, la lueur énigmatique de son regard.

Étranger aux conversations diffuses qui emplissent, ce soir, le bar et surnagent, par bribes, au-dessus des beuglements du juke-box, il fait naître et renaître cette rencontre, à l'envi, en actionnant sans fin le capot du Zippo. Il s'hypnotise... Elle se matérialise... Oui, c'est peut-être elle, qu'il aperçoit, là-bas, accoudée au bois du comptoir. Elle a dû entrer sans qu'il la remarque, pendant qu'il s'était absenté dans ses souvenirs. Il faut qu'il s'approche. Il faut qu'il aille la voir. Il doit se replonger dans l'éclat de ses yeux.

## Chapitre 2

*Un bal. Tout a commencé par un bal. Des costumes, des masques, de l'alcool, au département des beaux-arts de l'université. Sa sœur devait y aller, sans elle. Trop jeune encore, même si on la disait grande pour son âge. Pas encore vingt et un ans, à peine seize. Pas pour elle, les soirées d'étudiants, où les garçons boivent trop et trop vite, comme des idiots, et deviennent très entreprenants. Elle entend encore les mots de sa mère. Sa mère et ses sermons dépassés, ses expressions d'un autre âge. Mais elle ne les a pas laissés faire. Elle n'a jamais aimé qu'on s'oppose à sa volonté. Alors elle les a tannés, ses parents et sa sœur. Et elle les a eus à l'usure. Comme souvent, comme toujours, ils lui ont cédé...*

*Dès son entrée dans la grande salle déjà pleine de monde, elle l'a remarqué. Immédiatement. Sa carrure, son élégance, sa manière de bouger. Son costume clair, à la coupe des années trente, quarante peut-être, son chapeau mou.*

*Puis un malaise. L'intérieur qui se tord, le cœur qui se soulève. Un faciès juste entrevu dans les lumières changeantes et l'éclairage parcimonieux. Monstrueux, scrofuleux, couvert de reliefs écœurants. Comme les cicatrices bourgeonnantes d'une terrible brûlure. Et dans ce visage dévasté, des yeux bistrés au regard intensément perdu et une bouche aux lèvres noircies.*

*Une laideur fascinante. Qu'elle a fixée. Trop longtemps, peut-être. Attirance et dégoût à l'équilibre.*

*Elle considérait, attentive, tous les étudiants sans en reconnaître aucun. Certains se demandaient qui était la grande fille habillée tout en noir, cette veuve énigmatique, dont le visage masqué d'un loup se cachait derrière la voilette d'un petit bibi fixé sur un chignon austère.*

*Puis il est venu la chercher.*

*Impérieux. Il l'a prise par la main et l'a entraînée sur la piste. Un rock des années cinquante. Whole Lotta Shakin' Going On, par Jerry Lee Lewis. Un large cercle s'est formé autour d'eux. Il multipliait les passes, elle s'est sentie désorientée. Et aussi gênée par l'attention dont ils étaient le centre. Alors elle a décidé de les faire tous disparaître. Pour ne se consacrer qu'à lui. Elle a fait le vide tout autour d'eux en les enfermant dans une bulle.*

*Son masque, effrayant de loin, s'est révélé, de tout près, élaboré et beau. Toute la surface de son visage était couverte de coques de cacahuètes coupées par le milieu, sur la longueur, et collées, bord à bord, à même l'épiderme. Une deuxième peau étrange, organique, vermiculée, qu'elle avait envie de caresser. Il avait orné de la même manière le ruban de son chapeau mou, le revers de son costume chinois, assorti à des Weston fauves, et le dos des gants qui recouvraient ses mains. Elle aussi portait, ce soir-là, des gants noirs. Sensation curieuse de se toucher... mais pas vraiment.*

*Il la fixait de ses yeux brillants et tristes. Elle ne cillait pas, captivée par cette détresse qui la sondait. Puis la musique s'est arrêtée. Leurs mains se sont lâchées. Une vague de danseurs a envahi le parquet et les a séparés.*

*Seule devant une longue table couverte de bouteilles, elle s'est servi un verre, et puis un autre, concentrée sur le flot des émotions qui bataillaient en elle. La soirée continuait. Sans elle. Trop absorbée par un regard sombre, troublée de ne pas savoir qui il était. Aucun mot n'avait été échangé. Elle ne connaissait pas le timbre de sa voix. Mais il l'avait choisie.*

*Taraudée par sa curiosité et aussi l'inquiétude, douloureuse, qu'il disparaisse, elle l'a suivi quand il est reparti. Elle s'est précipitée dans son sillage.*

*Une impulsion, un appel, un réflexe. Un ordre dicté par sa volonté de ne pas le perdre.*

*Elle marchait à quelques mètres derrière lui, en se calant sur son pas tranquille. Comme pour une promenade dans cette nuit tiède de début juin. Le silence des rues endormies créait entre eux une intimité profonde. Il s'est arrêté. Il s'est retourné et l'a laissée venir à lui, guidée par l'éclat de son regard, qui semblait flamboyer dans le noir. Il a tendu un paquet de cigarettes. Elle y a pioché une Marlboro. Il a soulevé délicatement sa voilette. Elle a levé les yeux vers lui. Clic. La flamme du Zippo a interrompu le temps. Leurs deux regards agrippés. L'esquisse d'un sourire sur ses lèvres sombres. Clic. Ils ont repris leur marche silencieuse, côte à côte, jusqu'à ce qu'il ralentisse, traverse une pelouse et monte les trois marches d'un perron.*

*Elle l'a rejoint, l'a contemplé un instant. Puis, grisée par cette soirée étrange, désinhibée par leur double anonymat et l'attention grave qu'il lui portait, elle s'est hissée sur la pointe des pieds et l'a embrassé, avant de repartir sur ses pas, le cœur battant, portée par la certitude qu'ils allaient se revoir...*

*Oui, c'est comme ça que tout a commencé. Et c'est  
comme ça que sa grande sœur est morte. Un bal masqué.  
Une balade nocturne et sans paroles. Un cadavre calciné  
dans une voiture.*

## Chapitre 3

Il est allé la rejoindre au comptoir du Y-Not II. Puis ils ont bu quelques verres, dans la quasi-obscurité du fond du bar, dans leur box habituel. Une enclave minuscule, une île à la dérive, incertaine, sur l'étendue nébuleuse de sa mémoire. Ensuite, il lui a offert de la raccompagner. Ce soir, c'est lui qui la ramène. Parce que la ville n'est pas très sûre. Surtout à cette heure-ci. Surtout pour une jolie fille seule. Elle a accepté qu'ils traversent Lincoln Park, pour profiter un peu de la douceur de cette nuit de juin sur le lac et du parfum suave des buissons d'églantines. Le silence s'est installé entre eux. Pas un silence inconfortable, plutôt une complicité tacite. Celle qui, avant, les unissait pendant des nuits entières. Ces nuits incandescentes où les frémissements de leurs peaux et le rythme de leurs respirations étaient leur langage commun, leur langage secret.

Ils marchent avec une certaine nonchalance en faisant crisser sous leurs pas les graviers de l'allée. Elle a les cheveux plus longs que dans son souvenir. Il la regarde tanguer un peu, un instant prisonnier de l'ondulation de ses

hanches, et il ouvre son Zippo. Le déclic la fait sursauter légèrement. Elle se retourne. Elle lui sourit. Il lui propose alors une cigarette, qu'elle accepte bien volontiers. Un banc se profile, opportun. Ils s'y installent. Leur côte à côte se tord en face-à-face. Leurs genoux se frôlent. Il frissonne. Puis il se penche vers elle avec son briquet. La flamme, qu'il approche doucement de son visage, pourra lui dire, comme un révélateur, si c'est bien elle. Il n'en est plus très sûr...

Non. Il s'est encore trompé.

Il ne retrouve pas dans ces yeux-là les scintillements d'aurore qu'il espérait, ces parcelles d'incendie qui l'ont dévoré et l'irradient encore après toutes ces années... Il sent monter en lui un déchaînement qu'il ne peut contrôler, une colère qu'il ne veut pas réprimer, contre cette nouvelle usurpatrice. Il se jette sur elle, la bascule sur le banc et serre son cou gracile, son cou menteur, sans rien voir du regard de terreur qui se fige grand ouvert sur le ciel étoilé. Puis il sort de sa poche sa flasque d'essence et en arrose généreusement le visage de celle qui a essayé de le duper, une fois de plus. La viscosité de l'allume-feu liquide en nappe les traits, peu à peu, à la manière d'un glaçage transparent. *Clic*. Il allume un ticket de bus usagé qu'il laisse tomber, léger, et qui virevolte doucement, et qui enflamme les vapeurs avant même de s'être posé.

Il regarde alors s'embraser la figure hypocrite, observe la manière dont le masque imposteur fond sous les flammes bleues qui l'enveloppent et le lèchent.

Il doit retrouver le regard d'Eva. Les figures désespérées de McVeigh, Fitzpatrick, Donovan et Brünner sont revenues le hanter. Ils réoccupent le vide qu'elle a laissé en le quittant. Ils recommencent à gueuler. Ils se fâchent, ils fulminent, ils protestent. Ils le harcèlent de leurs rancunes, l'agonissent de leurs reproches et s'agitent en tous sens à l'intérieur de lui. Ils hurlent dans sa tête, le somment de s'expliquer. Pourquoi



n'a-t-il rien fait ? Pourquoi les a-t-il abandonnés en se laissant dériver, sourd et indifférent à leurs appels ? Pourquoi est-il vivant ? Oui, pourquoi ?

Il se penche, un peu, pour aspirer voluptueusement les fumées de la chair carbonisée qui se rétracte et qui crépite, et celles, entêtantes, des cheveux brûlés. Ce souvenir olfactif dont il se remplit fait taire un peu les cris. Ses copains comprennent qu'il ne les oublie pas et cessent immédiatement leur insurrection furieuse. Il reprend alors sa marche dans les allées du parc désert en faisant résonner le Zippo. *Clic-Clic. Clic-Clic. Clic-Clic. Clic-Clic. Clic-Clic.* Il n'est pas mécontent du message qu'il lui laisse. Il est certain qu'Eva saura le décoder.

## Chapitre 4

*Elle n'a pas eu à l'attendre longtemps. Elle fréquentait encore l'Indiana Academy for Gifted Students, établissement pour surdoués construit sur le campus, pour permettre aux prodiges dans son genre de suivre à l'université certains cours en complément de leurs heures lycéennes... Plusieurs après-midi par semaine, elle aimait bien prendre un café au HalfCup. Pour y faire ses devoirs, feuilleter distraitement les livres mis à disposition, mater les étudiants, freshmen et sophomores qui, eux, ne semblaient même pas voir la nerd toujours plongée dans ses bouquins...*

*Une enveloppe l'attendait. Le surlendemain de leur rencontre. Sur le comptoir. Déposée dès l'ouverture par un homme. Il connaissait donc ses habitudes. Il l'avait repérée, remarquée. Avant le bal. Bouffées de sensations contradictoires. Une inquiétude sourde. L'intuition d'un possible danger. Les échos, lointains, des recommandations prudentes de sa mère, mêlés à un petit bouillonnement chaud, qui l'a rendue songeuse, heureuse, comme elle l'était depuis leur danse. Il lui donnait rendez-vous à la fin de la journée,*

*devant la bibliothèque, près de la fontaine aux grenouilles. Elle y serait. Il le fallait. Ça allait de soi.*

*Elle s'est ancrée à son regard ardent et triste. Elle découvrait son visage. Régulier, doux et beau, marqué par une large cicatrice qui voilait le bas de la joue droite, s'approchait de sa bouche sans l'atteindre, et plongeait dans le cou pour disparaître sous son T-shirt. Il portait des gants de cuir, des gants pour la conduite. Elle a accompagné son pas tranquille, sans un mot, jusqu'à la voiture.*

*Il l'a emmenée directement chez lui. Il n'y avait pas besoin de se parler. Tout semblait évident, limpide. Surtout l'envie qu'elle avait de lui faire plaisir, absolue, pour dissiper les ombres qui nageaient, troubles, dans ses yeux. Il l'a appelée Eva et lui a tendu un loup noir. Cette nouvelle identité ainsi que le petit masque de papier rendaient leur premier corps à corps, et tous les suivants, plus excitants et plus faciles. Elle n'était plus tout à fait elle-même dans ces moments partagés. Elle devenait, pour lui, Eva, obéissante, docile, malléable. Elle répondait à toutes ses injonctions, lui abandonnait son corps afin qu'il le modèle et qu'il le forge, selon sa volonté.*

*En sortant de chez lui, elle retrouvait son caractère trempé d'adolescente turbulente, en révolte permanente et tous azimuts, contre les diktats parentaux et ceux de sa grande sœur, contre les remarques perfides des professeurs qui profitaient de leur autorité, contre la manière dont le plus fort abusait toujours du plus faible, contre toutes les formes d'oppression dans le monde, contre tout ce qu'elle pouvait percevoir comme une contrainte et une entrave à l'exercice de sa pleine liberté et de son libre arbitre ou de ceux d'autrui.*

*Elle aimait cette relation unique, étrange et décalée. Elle aimait leurs silences et leurs respirations mêlées. Parce qu'alors elle se plongeait dans l'énigme de ses cicatrices.*

*Parce qu'elle pouvait absorber un peu du drame noir qui sourdait de lui.*

*Dès qu'elle entrait chez lui et ajustait son masque, elle l'appelait Prometheus. Ils parlaient assez peu, laissant l'éloquence à leurs deux corps, aux contractions de leurs muscles, à l'intensité de leurs soupirs ou de leurs plaintes, à la fixité ou aux brumes de leurs regards, à la dialectique de leurs deux tensions dont la résolution ne pouvait venir que par l'autre et pour l'autre. La communication verbale était alors limitée à la possibilité de prononcer des mots d'alarme qu'elle n'articulait jamais.*

*Même quand il a introduit le feu.*

*Les premières piqûres de la cire bouillante sur son ventre lui ont arraché un cri. Réflexe, court, évaporé sitôt sorti. Son corps a répondu en se cabrant. Un spasme, une réaction de tous les nerfs. La douleur vive de la brûlure s'est dissipée, elle aussi, rapidement. Ses yeux étaient bandés et elle respirait doucement dans l'attente, ou plutôt le désir attentif, que cela se reproduise, intensément concentrée sur cette anticipation. Et quand les petites morsures ont commencé à la dévorer partout à la fois, quand les petits impacts perforants du dripping bouillant ont mis tous ses nerfs en alerte, elle pouvait clairement imaginer les frémissements de sa peau qui réagissait et ondulait, l'affolement sous la surface, les impulsions électriques envoyées au cerveau, tous les petits signaux qui hurlaient au branle-bas, et auxquels son corps ne répondait pas. Parce qu'il ne pouvait pas s'affranchir de ses liens. Parce qu'elle ne voulait pas prononcer le mot qui arrêterait instantanément le remuement affolant que générait la douleur. Parce qu'elle ne voulait pas briser le plaisir qu'il éprouvait grâce à elle. Ni celui qu'elle éprouvait grâce à lui.*

## Chapitre 5

— Salut Mia ! C'est un jogger qui a appelé le 911 il y a une demi-heure. J'espère que tu t'es levée du bon pied, et que t'es du genre bacon grillé et toasts brûlés au petit-déj...

Le lieutenant Larström ébauche un rictus qui signifie à Aaron qu'il est vraiment trop con. Elle n'appréciera jamais son humour, ni celui des légistes en général. Et elle ne regrette pas de ne pas avoir eu le temps de prendre quoi que ce soit avant de quitter l'appartement parce qu'elle serait déjà à quatre pattes dans le massif d'hortensias bleus en train de dégueuler ses corn flakes et son café.

Les diaporamas des cours théoriques de médecine légale de l'école de police ne préparent pas à cela. Pas plus que les visites à la morgue où l'on regarde, baume camphré sous le nez, des macchabées anonymes qui, sortis de leur chambre froide et dans leur environnement aseptisé, ressemblent désormais à des morceaux de viande morte qui n'ont plus grand-chose d'humain. Chacun des cadavres qu'elle a dû observer depuis qu'elle est sur le terrain l'a bouleversée, et aussi fascinée, à sa manière. Peut-être parce qu'elle trouve

une forme de voyeurisme et d'indécence dans cette scrutation du résultat toujours obscène de ces rencontres avec la mort, quelles qu'en soient les modalités.

Ce qu'elle a sous les yeux n'est pas tout à fait une première pour elle. Le corps d'une femme jeune, à moitié consumée, à moitié fondue, greffée au banc sur lequel elle repose. Elle n'a plus de visage mais ce qui reste de ses vêtements, le galbe de ses jambes, ses chaussures de sport, lui font envisager que cette fille a entre vingt et trente ans, plus ou moins son âge. Que ça pourrait être elle. Cette pensée dérangeante active une sensation de malaise diffus, pour ainsi dire inconscient. La perception, voire l'intuition, d'une gêne. Le tressaillement de souvenirs enfouis, dormants, ténébreux.

Et il y a surtout l'odeur qui flotte tout autour. Impossible à oublier. Imprégnée dans sa mémoire olfactive. Tiède, lourde, collante. Elle en a les muqueuses nasales nappées et peut même la goûter dans sa bouche, mêlée à la salive que ses glandes affolées sécrètent en abondance. Elle essaie de regarder sans ciller la carte d'identité de la victime, que lui a tendue Aaron, mais elle sait qu'elle a perdu toutes ses couleurs. Elle se sent blême et surveille la manière dont son estomac se contracte et se contorsionne à l'intérieur. Un remake d'*Alien*. Elle ne serait pas étonnée de voir surgir de son abdomen le huitième passager...

Depuis qu'elle travaille à Milwaukee, c'est la première fois qu'elle débarque seule sur un homicide. La vision de ce cadavre rongé par le feu l'intoxique, l'aspire, la bouscule des années en arrière.

Son binôme ne devrait pas tarder à se pointer. Il a sûrement du mal à s'extraire de son lit. Parce qu'il est encore tôt pour le lieutenant Peter « Casanova » McNamara qui, c'est probable, a eu une nuit agitée. Comme toutes les autres, qu'il adore fanfaronner, jour après jour, par le menu. Une chronique quotidienne de ses hauts faits au plumard. Pour

faire baver ses collègues mâles, et mariés, du commissariat. Pour faire frétiller les bécasses de l'accueil, qui le guignent, rêveuses, en se mordillant les lèvres...

McNam a intérêt à se magner. Pour un peu, elle irait bien le tirer elle-même de ses draps. Tout, n'importe quel prétexte pour s'éloigner du banc transformé en brasero et pouvoir respirer normalement. Elle prend du champ, tourne le dos à la scène, et sort son portable pour l'appeler. Elle va l'engueuler et lui demander de ramener vite fait ses miches de baiseur compulsif.

— Qu'est-ce que tu fous ? On a une fille à moitié cramée sur un banc de Lincoln Park. Et c'est pas une combustion spontanée ! Alors radine-toi, et vite ! J'ai besoin de toi !

— Alors ça, Larström, c'est bien la première fois que tu me le dis ! Tu peux pas savoir combien ça me fait plaisir ! Mais là, tout de suite, je vais pas pouvoir exaucer ton vœu... Va falloir faire preuve d'un peu de patience, prendre un ticket et attendre ton tour dans la file... Parce qu'au moment où on se parle, je suis allongé tout contre Michaella... une Sicilienne... un beau p'tit lot, comme t'as pas idée... hmm... chaude de chez chaude... les laves du Stromboli faites femme... Et elle est sur le point de me faire une gâterie pour le petit-déjeuner... Ça se refuse pas, non ? Alors même pour te faire plaisir, Larström, je serais absolument pas capable d'enfiler mon futal dans l'immédiat... Si tu vois ce que je veux dire...

Mia serre les dents pour ne pas lui déballer ce qu'elle pense de sa manière pathétique de toujours tout ramener à ce qu'il a entre les jambes. Prise d'une soudaine envie de casser quelque chose, elle esquisse le geste d'envoyer d'un long déroulé du bras son portable contre le tronc du sycomore, qui se dresse, débonnaire, à une quinzaine de mètres d'elle.

— T'es toujours là... ? À ce que je vois, Larström, tu t'es levée du pied gauche ! Qu'est-ce que tu nous prépares de beau ? Un *knuckleball* ? Un *balk* peut-être ? Nan... on dirait

plutôt un *wildpitch*... Oui, ça pourrait ressembler, de loin, à un *wildpitch*... Et visiblement, t'as même pas eu le temps de te coiffer ce matin ! Ta natte est complètement de travers... Ça fait un peu négligé. À moins que, toi aussi, t'aies eu une nuit... mouvementée... Cachottière !

Elle fait un demi-tour sur elle-même, réflexe. Comme si elle avait été touchée par une balle. Et elle aperçoit Peter qui déboule de derrière un érable, avec son sourire de beau gosse trop sûr de lui, et un petit signe de la main. Elle le salue du majeur en haussant les épaules et retourne auprès de la morte, dont elle a presque cassé la carte d'étudiante à force de la triturer. Ellen Ferguson, 22 ans. En troisième année d'architecture à UWM, University of Wisconsin-Milwaukee.

McNamara la rejoint près du banc et, en découvrant le cadavre, remballe ses dents et la sortie égrillarde qu'il s'appropriait à faire. Le café qu'il est en train de boire lui provoque de soudaines aigreurs. Ses mâchoires se contractent. Son regard se voile et se fige, métallique, sur la jeune femme calcinée. Il ferme les yeux pour s'accorder un répit, se retranche derrière ses paupières, juste un instant, quelques secondes, pour se retenir de hurler et trouver en lui l'énergie de ne pas se barrer en courant.

Aaron leur fait un premier topo, pendant que le corps est allongé dans un *bodybag* en partance pour l'institut médico-légal. La fille ne s'est fait une indéfrisable en s'allumant une cigarette. Elle n'avait ni briquet, ni allumettes, ni paquet de Marlboro, dans ses poches ou dans son sac... Et pourtant on a retrouvé un mégot consumé coincé entre ses doigts. Le gars qui lui a donné du feu cette nuit n'y est pas allé de main morte : il l'a allumée, c'est le cas de le dire, en l'aspergeant d'essence.



## Chapitre 6

*Les jeux avec le feu impliquaient la présence permanente du Zippo, qui au fil des séances était devenu plus qu'un accessoire. Le troisième partenaire. Celui dont les caresses métalliques, froides ou chaudes, étaient d'indispensables préliminaires à leurs fireplays...*

*De ces jeux incendiaires, celui qu'il a baptisé Fata morgana était son préféré. Dans une obscurité totale, qu'il ne rompait que par quelques pulsations du briquet, qui cinglent les pupilles, qui permettent de voler à l'autre un regard, elle sentait qu'il frôlait son corps, une cuisse, un sein, le tour du nombril, avec un coton imbibé d'alcool. Et à cette brûlure froide du liquide volatil succédait une chaleur intense et furtive lorsqu'il faisait résonner le Zippo et enflammait d'un clic les vapeurs d'éthanol.*

*Elle regardait alors, captive, la flamme bleue lécher et mordiller sa peau, erratique, un peu perdue, divagante, presque flottante et irréelle, pendant quelques secondes à peine... comme un mirage trop vite envolé. Elle était si subjuguée qu'elle en oubliait d'avoir mal. L'échauffement de la*

*peau, qui rosissait sous les attouchements obsédants de la flamme, s'estompait rapidement.*

*Il utilisait aussi parfois un coton-tige, à la manière d'un stylet, et exécutait, agile, en le trempant dans l'alcool, de petits dessins complexes et tout emmêlés, des rosaces ou des mandalas miniatures qui révélaient la beauté éphémère de leurs méandres fragiles au cours de ces minuscules incendies.*

*Et puis Leah est venue tout gâcher. Sa sœur Leah. Qui l'avait espionnée, puis l'a suivie jusque chez lui un soir. Le soir qui a scellé leur départ de Muncie. Définitif.*

*Quand Leah est arrivée, derrière elle, sur le perron de la maison du 1111 Ashland Avenue, et qu'elle l'a appelée, stridente, quelque chose s'est cassé. Elle a eu le temps d'apercevoir le regard de Prometheus et d'y lire une douleur atroce. Et aussi beaucoup de colère. Une fureur qu'elle n'y avait encore jamais vue.*

*Elle en a voulu à sa grande sœur d'avoir tout abîmé. Elle a désiré qu'elle soit morte, et elle le lui a dit. Elle l'a martelé, elle l'a répété, dans la voiture qui les ramenait à la maison. Oui, elle l'a maudite. Elle lui a souhaité tout le mal du monde, l'a traitée de tous les noms. Elle en a même inventé. Des menaces en rafales. Elle lui paierait ce qu'elle était en train de lui faire. Oui, elle lui paierait, elle lui paierait, elle lui paierait...*

## Chapitre 7

Peter n'avait même pas été fichu de la reconnaître. Parce qu'il n'y avait plus rien à reconnaître. Une silhouette noire. Une poupée en charbon. Un corps tout ramassé, rétréci, recroquevillé sur lui-même. Un crâne couleur d'ébène aux orbites abyssales, au sourire rayonnant, décalé, effrayant. Une idole sombre issue d'un culte primitif, une momie privée de ses bandelettes de lin, un agrégat minéral vomé par un volcan. Il a reculé, chancelant, au jugé. Pour sortir de la salle. Pour pouvoir respirer.

En apnée depuis plusieurs minutes. En asphyxie, les poumons qui implorent, la tête qui cogne, les vaisseaux des yeux qui éclatent, la vue qui se brouille, les jambes qui se dérobent. Il était venu l'identifier, et rien de ce qu'il avait vu sur la table, à côté, ne lui avait permis de le faire. Ce géant crispé et noirci, aux membres difformes, dont les mâchoires soudées avaient emprisonné les derniers cris, ne pouvait, en aucun cas, être Lindsay.

Pourtant, la putain de bague de fiançailles qu'il lui avait offerte quelques semaines plus tôt était bien là. Soudée aux